

Passer de l'autre côté

Étudier les médias après avoir été journaliste.

GABRIELLE RAMAIN

Doctorante en Information-Communication
Centre de Recherche en Information et Communication
(ReSIC) et au Laboratoire des Pratiques et Identités
Journalistiques (LaPIJ)
Université libre de Bruxelles
gabrielle.ramain@ulb.be
ORCID : 0009-0000-3156-0770



Je fais les cent pas sur le trottoir d'en face. Je n'arrive pas à traverser la rue pour rentrer dans le bâtiment. J'ai l'impression que je vais tomber dans les pommes. » Voilà la première chose que j'écris dans mon journal de terrain (à ce moment-là, une note dans mon téléphone portable). Le 24 mars 2022 je m'apprête à commencer une observation directe (Arborio & Fournier, 2021) étalée sur plusieurs mois au sein d'un média belge. Je ne suis pas rentrée dans une rédaction depuis janvier 2020, lorsque j'ai démissionné de mon poste de journaliste chez Brut. Entre ces deux dates il y a eu le Covid bien sûr, mais aussi un changement de statut : je ne suis plus journaliste mais chercheuse en journalisme. Passée de « l'autre côté », j'ai entrepris de mener une recherche qui impliquait d'aller observer le milieu professionnel que je venais de quitter, j'ai entamé un doctorat en information-communication qui comporte notamment un volet ethnographique dans une organisation médiatique en Belgique francophone. Ce type de démarche s'apparente à ce que la littérature anglophone en sciences humaines et sociales nomme une « *insider research* », soit une recherche « by complete members of organizational systems and communities in and on their own organizations, in contrast to organizational research that is conducted by researchers who temporarily join the organization for the purposes and duration of the research » (Brannick & Coghlan, 2007, p.59)¹. Travailler sur sa propre famille (Chavez, 2015), sa communauté (Kanuha, 2000), son lieu de travail (DeLyser,

Pour citer cet article

Référence électronique

Gabrielle Romain, « Passer de l'autre côté : étudier les médias après avoir été journaliste. », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 14, n°1 - 2025, 15 juin - juin 15 - 15 de junho - 15 de junio.

URL : <https://doi.org/10.25200/SLJ.v14.n1.2025.659>



2001) ou plus largement son monde professionnel est source à la fois d'« opportunités de recherche » (Landour, 2013, p.26) et d'« interférences (...) entre recherche et parcours biographique » (Cefai & Amiraux, 2002, p.2). Cela peut donner naissance à des intuitions, pousser à se saisir d'un sujet plutôt qu'un autre, permettre de s'intégrer dans tel ou tel ou terrain. Mais ce type de recherche soulève aussi des questionnements éthiques et méthodologiques importants (Breen, 2007 ; Chavez, 2015 ; Kanuha, 2000) : difficultés lors de la collecte des données, « phénomènes de naturalisation des enjeux et [...] absence de questionnement de certains objets d'évidence » (Tixier, 2019, p.22), et bien sûr des interrogations autour de l'objectivité du·de la chercheur·euse. Si l'*insider research* peut concerner toutes les disciplines et tous les terrains, les publications qui en font mention et qui reviennent sur les défis méthodologiques qu'elle pose semblent particulièrement émerger de recherches portant sur des groupes minorisé·es², sur le militantisme et par des chercheur·euses décidant de s'intéresser à leur propre univers professionnel³. En France on peut par exemple citer les travaux de M. Gouirir (1998) sur la cité patronale dont elle est originaire, ceux de C. Broqua (2009) sur l'association Act-Up ou encore de J. Landour sur sa propre entreprise (2013). Il semble en effet peser sur les chercheur·euses qui étudient un univers familier une présomption de partialité : il leur faut se défendre d'être trop proche de leur sujet, sous peine de voir leurs productions scientifiques désignées comme « non-objectives » et donc disqualifiées (Quiroz, 2019). Face à ces accusations, les chercheuses féministes soulignent que « tout savoir est tributaire des positions que ceux qui le produisent occupent dans le monde, et donc aussi des intérêts qu'ils servent ou qui les guident » (Puig de la Bellacasa, 2003, p.43) et elles revendiquent au contraire la production de savoirs situés fruits d'une « strong objectivity » (Hardin, 1995), qui « ne voit pas de contradiction a priori entre le caractère intéressé et le caractère objectif du savoir » (Puig de la Bellacasa, 2003, p.44). Dans ce sens, les épistémologies féministes préconisent plusieurs outils (Clair, 2016) dont deux nous intéressent particulièrement ici puisqu'ils concernent le choix des objets de recherche. S. Harding propose ainsi de partir des marges : il s'agit de faire commencer sa recherche « from the lives of those who have been disadvantaged by, excluded from the benefits of, the dominant conceptual frameworks » (Harding, 1995, p.344), pour rendre compte de leurs expériences particulières mais aussi pour faire sens, plus largement, du monde social. De plus, I. Clair souligne l'importance pour les chercheur·euses de revenir sur les raisons qui les poussent à se saisir d'un objet de recherche en particulier, « et d'admettre que c'est souvent d'abord en raison des contraintes sociales qui pèsent sur leur propre vie qu'ils ou elles formulent leurs problématiques : ce faisant, ils et elles visent à répondre à ce qui est un problème pour eux/elles » (Clair, 2016, p.71).

Les questionnements méthodologiques autour de l'*insider research* paraissent particulièrement importants en Sciences de l'Information et de la Communication de par son mode de fonctionnement et de recrutement. En effet, comme le soulignent F. Le Cam et F. Pereira le profil des enseignant·es-chercheur·euses en journalisme est singulier puisqu'une partie d'entre eux-elles sont d'ancien·es professionnel·les du journalisme (Le Cam & Pereira, 2016). Les offres d'emploi pour des postes universitaires en journalisme mentionnent souvent la nécessité pour le ou la candidat·e d'avoir une expérience en rédaction⁴, et la nature même des postes dans les départements de journalisme l'impose : les cours pratiques occupent une grande partie du cursus et il est nécessaire d'entretenir des relations soutenues avec les médias (pour les stages, pour recruter des intervenant·es...). Il n'est donc pas étonnant que l'on trouve dans les travaux produits en SIC des questionnements récurrents sur ce passage de journaliste à chercheur·euse (Malcorps, 2021 ; Standaert, 2016 ; Tixier, 2019).

Dans cet article je me propose de questionner les conditions de ce passage « de l'autre côté » : quelles en sont les modalités ? Comment ce passage peut-il constituer, tour à tour ressource et embûche lorsque l'on s'engage dans une enquête sur un univers professionnel que l'on vient de quitter ? Quels en sont les ressorts émotionnels et comment ces émotions peuvent-elles devenir « source de lucidité » (Perrin, 2003, p.108) ?

Je souhaite ici revenir sur la manière dont j'ai construit un objet de recherche, abordé mon terrain d'enquête et analysé les matériaux recueillis. Je défendrai l'idée que mon parcours « avorté » de journaliste, où s'entrecroisent des logiques de genre et de classe, m'a mené à poser sur le journalisme un regard situé qui a permis de faire émerger un nouvel objet de recherche (les professionnel·les RH dans les médias). Ce texte s'inscrit également dans une volonté de visibiliser le travail émotionnel de recherche (Perrin, 2003) et j'espère que le récit sincère des obstacles, erreurs, errements et angoisses traversés pourra constituer une ressource pour d'autres chercheur·euses.

Ces réflexions s'inscrivent dans le cadre d'une recherche doctorale en information-communication que je mène depuis octobre 2020 en Belgique francophone, après avoir travaillé comme journaliste pendant environ deux ans au sein de différents médias français⁵. Au cours de ce travail de thèse j'ai réalisé des entretiens (en France et en Belgique) avec des professionnel·les RH, des rédacteur·trices en chef et des observations directes au sein d'un service ressources humaines dans une organisation médiatique à Bruxelles (entre mars et juillet 2022).

LES CONDITIONS D'UN DÉSENGAGEMENT PROGRESSIF

Quitter le journalisme

Comme le rappelle Kim V. L. England, « [w]e need to locate ourselves in our work and to reflect on how our location influences the questions we ask, how we conduct our research, and how we write our research » (1994, p.87), et c'est notamment par la « ficelle » de l'auto-socio-analyse, qui passe par l'objectivation de nos trajectoires de chercheurs·euses, que peut se faire ce travail réflexif (Tixier, 2019).

Ainsi, j'ai un parcours professionnel classique qui s'inscrit dans une féminisation des formations en journalisme et plus généralement de la profession de journaliste en France où on observe une augmentation numérique du nombre de femmes parmi les détenteur·trices de la carte de presse⁶ qui s'accompagne de « processus de ségrégation à la fois verticale (accès aux positions de pouvoir) et horizontale (division thématique du travail journalistique) entre femmes et hommes » (Damian-Gaillard & Saitta, p.1). Il serait impossible de reconstituer avec exactitude à posteriori les raisons qui m'ont poussée à partir, les carrières, et les bifurcations qui les composent, étant le fruit d'une « dialectique perpétuelle entre les dimensions objectives structurantes des trajectoires et des activités (l'état des marchés du travail, les logiques sectorielles et organisationnelles, les relations professionnelles, les conditions d'emploi et de travail, les positions et les dispositions sociales) et les dimensions subjectives des biographies et des expériences (les aspirations, les frustrations, les définitions des situations et des identités au travail) » (Le Saulnier & Devillard, 2020, p.81). Cependant, si je me plie à l'exercice d'objectivation de cette « sortie » du journalisme, il est possible de lire ma trajectoire comme une suite d'expériences relativement classiques pour les femmes journalistes, et particulièrement pour celles disposant de faibles ressources économiques.

Diplômée d'une école de journalisme française 'reconnue par la profession', Sciences Po Paris, en 2018, je travaille dans des médias généralistes d'abord, le Monde et TF1, au service enseignement supérieur et à la culture, des domaines genrés et peu prestigieux (Damian-Gaillard et al., 2021, p.43), puis dans un média spécialisé dans une équipe entièrement féminine, Louie Media⁷ et, brièvement, dans un pureplayer vidéo, Brut. Dans ces différents espaces professionnels je fais, très vite, l'expérience des assignations genrées auxquelles sont confrontées les femmes journalistes (Damian-Gaillard et al., 2010), des violences sexistes et sexuelles (Beaulieu, 2019; Le Cam et al., 2022), des « mécanismes plus informels de distribution des tâches

qui bénéficient tendanciellement aux hommes » (Damian-Gaillard et al., 2021, p.53), d'ambiances de travail marquées par des normes masculines dans lesquelles il est difficile de trouver sa place (Damian-Gaillard et al., 2021; Löfgren Nilsson & Djerf-Pierre, 2004; Melin, 2008). Je jongle, en fonction des postes et des équipes, entre une posture de « sexy marionette » acceptant de jouer avec et sur ma féminité (Melin, 2008, p.108), et la revendication d'être « one of the girls » (Melin, 2008, p.159), défendant l'importance et la légitimité des sujets perçus comme typiquement féminins (le social, l'intime...). Mes conditions d'emploi successives (stagiaire, puis alternante, salariée en CDDU⁸, puis en CDD et pigiste) sont elles aussi le reflet de la précarité que vivent les femmes journalistes, puisqu'elles sont surreprésentées parmi les pigistes et les salarié·es en contrats à durée déterminée (Damian-Gaillard et al., 2021).

Finalement, en 2020, ne disposant pas de ressources financières me permettant d'être pigiste⁹, j'intègre le Centre de Recherche en Information et Communication de l'Université libre de Bruxelles et démarre une thèse en information communication¹⁰. Cette sortie précoce du journalisme est aussi le reflet des « tournois à l'entrée » des mondes du journalisme, « caractérisés par la multiplication de contrats courts et instables en début de carrière, qui contribuent à sélectionner les personnes les plus résistantes à ces formes d'ajustements » (Machut & Bastin, 2023, p.6). Le portrait-robot de ces sortant·es du journalisme correspondant en tout point, ou presque, au mien : « une femme (certes plus nombreuses dans les promotions des nouveaux « entrants », mais aussi et surtout dans les sorties précoces), statutairement pigiste (dont le nombre a presque été multiplié par trois en l'espace de trente ans) ou salariée en CDD, et exerçant dans des secteurs médiatiques où l'offre d'emploi se contracte structurellement (à savoir la presse spécialisée grand public, la presse quotidienne régionale, les radios ou télévisions publiques) » (Le Saulnier & Devillard, 2020, p.88).

Les « fils directeurs » du choix d'un sujet

À mon arrivée dans la recherche, je suis animée par une volonté de « dévoilement », j'envisage mon travail de thèse comme la possibilité d'interroger les mécanismes de violences organisationnelles (Aurousseau, 2000) dans les rédactions. Comme le raconte V. K. Kanuha, chercheuse lesbienne et racisée, à propos de sa recherche sur le stigma, l'identité et le passing chez des individus racisés gays et lesbiennes aux Etats-Unis : « I was seeking something more: more knowledge, more analysis, and ultimately more understanding of others whose life experiences were similar to mine. » (Kanuha, 2000, p.441)¹¹, je cherche moi aussi des outils pour objectiver mon vécu et ce-

lui des autres femmes croisées pendant ma (courte) carrière, en somme, des réponses à mes propres problèmes (Clair, 2016). Ce sujet soulève d'emblée plusieurs difficultés : tout d'abord, deux autres thèses de doctorat sont en cours en Belgique francophone sur des sujets similaires, ce qui, dans un marché médiatique belge relativement restreint, risque de causer quelques embouteillages sur nos terrains respectifs. Par ailleurs, je souhaite réaliser une ethnographie, mais je suis rapidement forcée de constater que l'idée même de passer du temps dans une rédaction me plonge encore dans de vives angoisses. Enfin, et c'est peut-être le plus important, je finis par admettre qu'il me faut « renoncer à sauver qui que ce soit, où que ce soit, et particulièrement sur un terrain d'enquête » (Clair, 2016, p.77).

Puisant dans mon vécu et dans celui de mes collègues, amies, camarades de promotion en école de journalisme, qui reflétaient (et reflètent encore) l'expérience particulière que font les femmes du métier de journaliste (Damian-Gaillard et al., 2021; Le Cam et al., 2022 ; Löfgren Nilsson & Djerf-Pierre, 2004), j'arrive à l'observation qu'elles semblent confrontées à la gestion informelle qui paraît caractériser les rédactions : tout d'abord car cette gestion les pénalise au quotidien (Damian-Gaillard et al., 2021; Melin, 2008) mais aussi car s'opère une division sociale du travail selon une logique genrée qui amènent les femmes journalistes à tenter de prendre en charge la formalisation et l'organisation de la rédaction (Christin, 2020)¹². J'en viens ainsi à me pencher sur la gestion des ressources humaines (édition des contrats de travail, des plannings, gestion des payes, organisation des recrutements,...) dans les médias.

Déplacer le regard

Me croyant, « sortie d'affaire », je décide donc de travailler sur ce que je perçois comme une absence de gestion des ressources humaines dans les entreprises de presse, le « chaos » des rédactions que décrit Angèle Christin dans son ouvrage (2020). Les premiers entretiens exploratoires de la thèse viennent conforter cette perception comme le souligne ce rédacteur en chef d'un média français au début de notre entretien :

« [q]uand tu me dis les RH et les médias, si tu veux c'est comme si tu me dis une charcuterie à la Mecque, je pense que ça n'existe pas tu vois...enfin c'est deux trucs qui ne vont pas ensemble. »

Rédacteur en chef d'un pureplayer (France),
avril 2021

La littérature scientifique en journalisme a semé aussi, dans un premier temps, valider cette pers-

pective. Par exemple lors de ses observations à la fin des années 2000 au Parisien-Aujourd'hui en France, à 20 Minutes et à La Croix, M. Lardeau relève que « ce type d'acteurs [RH ou GRH] — quand il existe véritablement — reste cantonné dans un rôle accessoire dans la gestion managériale opérationnelle et stratégique. » (Lardeau, 2011, p.259). Pendant plusieurs mois je me concentre sur cette idée d'une absence de gestion des ressources humaines, et commence des entretiens exploratoires dans ce sens : rédacteur-trices en chef, rédacteurs-trices en chef adjointe, secrétaire général-e, chef-fe de l'information... je regarde les RH mais en restant du côté des journalistes. Jusqu'à ce que je relise le premier entretien exploratoire évoqué plus haut et que quelque chose me frappe, il n'y est pas tant question de l'absence des professionnel·les RH que de leur incompétence (perçue, vécue comme telle par les journalistes) :

[à propos de la gestion des ressources humaines dans l'une des entreprises dans lesquelles il a travaillé]

« En fait à LaRadio tu as dans les directions et les chaînes une administratrice ou un administrateur qui est chargé-e de gestion et de RH qui s'occupe du suivi de ta facturation, compta, fournisseurs notamment et puis du suivi RH, faire le suivi des payes, [...] donc voilà les chargés de gestion RH, c'est des mecs ils ont fait des RH comme moi j'ai fait du droit canon, ils ont appris... ils ont pas tous des formations de RH ou de compta. »

Rédacteur en chef d'un pureplayer (France),
avril 2021

Je décide finalement de renverser mon objet de recherche et de m'intéresser spécifiquement aux professionnel·les des RH dans les entreprises médiatiques, ce qui me permet de questionner les « mondes » du journalisme et de l'entreprise de presse, comme a pu le faire Joël Langonné, journaliste devenu chercheur et secrétaire de rédaction :

« Lorsque nous étions journaliste de terrain, nous ne percevions pas le journal et sa fabrication comme un collectif, et nous considérons le travail du journaliste à la fois comme central et s'exerçant essentiellement hors les murs. Très peu de nos appuis avaient trait à ce qui se passait dans les murs du journal. En devenant SR, nous avons pris conscience de l'existence d'un grand nombre d'autres acteurs du journal (publicitaires, correspondants locaux de presse (CLP), secrétaires, cadres de la rédaction au siège de l'entreprise, opérateurs techniques (OT), etc.) : le monde du journal

qui nous échappait jusque-là. » (Langonné, 2016, p. 16)

Adopter la perspective des mondes sociaux (Becker, 1988) me permet ainsi d'observer toute une série d'acteurs qui sont pris dans un environnement désigné « par des concepts abstraits comme "contraintes de production", "ressources organisationnelles", "logique managériale", "dispositif technique", "influences extra organisationnelles", etc., toutes choses dans lesquelles se meut le journalisme et qui sont lourdes de sens sur le plan théorique, mais dont l'action concrète, quotidienne, routinière, incarnée, serait en quelque sorte hors champ. » (Charron et al., 2014, p.7). Par ailleurs, comme je le réalise rapidement, la gestion des ressources humaines est un milieu professionnel fortement féminisé (Biaggi, 2021 ; Blanchard, 2011) et de surcroît polarisé et structuré selon « des hiérarchies professionnelles, qui s'imbriquent à des rapports sociaux de sexe, d'âge et de classe » (Biaggi, 2021, p.98) : les femmes y occupent des positions plutôt dominées et prennent plus en charge les tâches associées à la gestion administratives, soit les tâches les moins valorisées. Les professionnel·les RH sont également responsables d'un travail émotionnel ambivalent : pour celles et ceux qui ont à leur charge la gestion des relations sociales et de contact avec les syndicats (une tâche valorisée) il s'agit d'effectuer un travail de mise à distance émotionnelle (Biaggi, 2023). A l'inverse, les gestionnaires RH du quotidien¹³ que je rencontre consacrent une part non-négligeable de leurs journées à des tâches de care : envoyer des cartes de vœux ou des corbeilles de fruit pour les naissances et les décès, appeler certain·es salarié·es pour prendre de leurs nouvelles, discuter informellement autour d'un café avec un·e salarié·e de sa carrière... Choisir d'observer les professionnel·le·s des RH travaillant dans les médias ouvre ainsi la voie à des réflexions sur les transformations et la mise en gestion des mondes du journalisme ainsi que sur la défiguration du « sale boulot » (Hughes, 1996) dans les organisations médiatiques. Cette perspective m'éloigne de la rédaction au sein de l'entreprise médiatique, les professionnel·les RH n'étant pas journalistes ou ex-journalistes, ils et elles n'évoluent pas dans les mêmes mondes, ne mobilisent pas le même vocabulaire ni les mêmes univers de référence. L'enquête devient ainsi « une distanciation progressive d'avec un univers familier » (Gouirir, 1998, p.110). Cette perspective me permet de re-situer les journalistes dans l'entreprise médiatique et de questionner ce qui me semblait des évidences : la place particulière qu'ils et elles occupent au sein de l'entreprise et la défense de leur singularité. Pour pouvoir interroger ces dimensions il m'a cependant fallu passer « de l'autre côté », devenir chercheuse, et accepter une forme de désengagement d'un monde professionnel auquel j'avais tant voulu appartenir.

DEVENIR UNE CHERCHEUSE
« TRAIT D'UNION »¹⁴

Se désengager du journalisme et faire évoluer une identité professionnelle n'est pas simple : il ne suffit pas de ne plus avoir de carte de presse. Les liens amicaux, les compétences professionnelles et techniques, les réflexes, les schèmes de pensée, continuent de nous renvoyer sans arrêt à cette vie professionnelle que l'on vient de quitter et dont on souhaite, plus ou moins, se défaire. Ainsi, conceptuellement, l'*insider research* recouvre en fait des réalités différentes. C. Chavez (2015)¹⁵ par exemple nuance cette notion en soulignant que le degré de relation au terrain de recherche et aux enquêté·es varie en fonction des différentes appartenances du·de la chercheur·euse : il·elle peut être un·e « total insider », avoir été socialisé·e dans la communauté étudiée, et partager une expérience commune ou des liens familiaux ; un·e insider partiel·le qui ne partage qu'un ou deux aspects de l'identité de ses enquêté·es ; un·e « external-insider », socialisé·e hors de la communauté étudiée mais qui adhère à ses valeurs ; un·e « external-outsider », partageant peu avec la communauté étudiée. Dans le même sens, Breen (2007) défend une position de « researcher in the middle » lorsqu'elle étudie les proches de personnes décédées dans un accident de voiture, ayant elle-même vécu cette situation mais à distance¹⁶. Enfin, la position du chercheur n'est pas figée mais mouvante et évolue au fur et à mesure de l'enquête (Naples, 1996).

Si je regarde ma trajectoire professionnelle, j'ai été plus longtemps chercheuse que journaliste. En revanche mon cercle amical reste le reflet de cette appartenance passée et c'est bien avoir été journaliste et garder des liens avec ce monde professionnel qui me permet de forger un objet de recherche centré sur les ressources humaines. Au quotidien, lorsque j'enseigne, je bénéficie de mon expérience de journaliste, et ma double casquette me permet aussi de contribuer, à toute petite échelle, à la circulation des sciences sociales auprès de mes contacts journalistes en diffusant tel ou tel article ou en conseillant tel ou telle chercheur·euse, en relayant des demandes d'interview, et diffusant, en retour, auprès des chercheurs·euses que je côtoie, un article, une interview. J'occupe donc ce que je me propose d'appeler une place de chercheuse « trait-d'union », entre deux mondes, celui des médias et celui de la recherche. Le cheminement qui m'a menée à développer cette posture a occupé une bonne partie de mes premières années de thèse et ce statut n'est pas sans difficulté. Toutefois comme le décrit V.K. Kanuha (2000, p.443), lorsque l'on travaille sur un sujet dont on est proche il est possible de mettre en place des stratégies afin de remédier à la dualité

parfois conflictuelle qui nous habite en tant que « insider-outsider »¹⁷.

Avancer à couvert

Il m'a fallu rapidement trancher la question de l'approche du terrain : « comment me présenter sur un terrain professionnel devenu terrain de recherche ? » (Blanchard, 2013, p.53) et notamment choisir de dévoiler ou non mon statut d'ancienne journaliste. À première vue, le statut d'« insider » procure de nombreux avantages, par exemple à propos de son enquête sur l'association Act-Up, C. Broqua raconte :

« Mon intégration fut facilitée en premier lieu par mon aptitude à user des codes en vigueur au sein de la population homosexuelle, pour les avoir incorporés dans mon propre parcours de socialisation. De même, le maintien dans la durée de relations initiées avec certains reposait sur la complicité qui peut lier les homosexuels dans un contexte de menace, celle de l'homophobie comme celle de l'épidémie de sida, ici centrale. » (Broqua, 2009, p.114)

De la même manière, dans les études en journalisme, on peut citer par exemple O. Standaert (2016), passé de journaliste à chercheur en journalisme et qui y voit lui une opportunité de mobiliser dans son travail d'enquête un jargon propre au journalisme, un réseau de connaissances et une compréhension des enjeux internes au métier, le récit de soi et la « mise en scène biographique » constituent ici des outils de terrain (Thizey et al., 2021). Mais cette connivence peut aussi susciter de nombreuses complications (Chavez, 2015). C. Broqua observe que c'est justement sa proximité sociale avec les militant·es d'Act-Up qui crée de leur côté une attente d'engagement plus forte : il lui est plusieurs fois reproché sa posture de chercheur qui se tiendrait trop à distance de son sujet, à un moment pourtant crucial, puisque Christophe Broqua travaille sur Act-Up entre 93 et 99 soit en plein épidémie du sida en France (Broqua, 2009, p.109). F. Tixier, de son côté, souligne toute l'ambivalence de son statut de chercheur qui enquête sur le monde qu'il venait de quitter – celui des journalistes européens : « le changement de casquette, le passage du statut d'acteur à celui de chercheur implique aussi, justement, de poser des questions que les acteurs ne se posent pas, grâce à l'éclairage de la question de recherche, qui par essence, n'est pas partagée par les acteurs qui n'analysent pas de manière méthodique leurs actions. » (Tixier, 2019, p.23). Pour D. DeLyser, ce sont les situations d'entretien formel qui peuvent s'avérer particulièrement difficiles, la chercheuse se heurtant à des enquêt·es qui partagent avec elle un vécu commun et partent donc du principe qu'ils et elles n'ont pas besoin d'élaborer en détails sur leurs

expériences, se contentant de réponses courtes, chargées d'implicite (DeLyser, 2001, p.444).

Rapidement je m'interroge donc sur la pertinence de dévoiler ou non mon statut d'ancienne journaliste aux enquêt·es (principalement du personnel RH donc, ainsi que, en fonction des médias, des rédacteurs·trices en chef). Lors de mes premiers entretiens exploratoires (comme celui relaté plus haut), émerge parfois ce qui se dessine comme un rapport distant (quand il n'est pas clairement conflictuel) entre le personnel RH et les journalistes. Si au début de ma thèse je ne le formule pas clairement (par manque de données et par une connaissance encore faible de la littérature scientifique sur le sujet), je pressens que se jouent des négociations, entre rédaction et service RH, autour de certaines tâches, qu'il s'agisse de les reléguer ou au contraire d'en garder le contrôle. Ainsi les ressources humaines sont souvent présentées (par les journalistes et par les services RH) comme une « fonction support » des entreprises de presse (même si les professionnel·l·es RH conteste les limites de ce rôle et le renégocie). Ils et elles gravitent donc autour de la rédaction¹⁸, souvent décrite en entretien comme « le cœur du réacteur » : revendiquer un statut d'ancienne journaliste me positionnerait donc d'une manière particulière vis-à-vis de cette catégorie de salarié·es (Chamboredon et al., 1994). Je fais finalement le choix de ne pas utiliser ma trajectoire professionnelle comme un ressort systématique dans mes prises de contact : je ne l'évoque jamais pour obtenir un entretien ou pour nouer un lien avec les enquêt·es. Bien sûr, si la question m'est posée, je ne dissimule jamais mon parcours, mensonge qui aurait été vain car il suffit d'une rapide recherche sur internet pour retracer ma trajectoire professionnelle. Cette décision m'a permis de récolter des données utiles à ma recherche : j'avais en effet besoin que les enquêt·es décrivent, en détail, les modes et processus de recrutement, les relations entre le service RH et la rédaction, sans ellipse, sans connivence, sans partir du principe que nous partagions des catégories de perception sur la manière dont un média fonctionne au quotidien.

Décider de ne pas dévoiler (ou en tous cas pas au début de la relation d'enquête) mes expériences professionnelles passées a en partie été rendu possible par l'éloignement géographique, puisque je suis française mais réalise ma thèse en Belgique francophone. Lors de mon terrain je n'ai ainsi jamais rencontré d'enquêt·es m'ayant connue avant mon entrée dans la recherche, ce qui m'a laissé la possibilité d'incarner une position hors du monde journalistique. En plus d'avoir construit un objet de recherche autour de la gestion des ressources humaines, domaine qui m'était inconnu avant mon entrée en thèse, travailler sur les médias belges francophones a renouvelé mes possibilités d'étonnement sur le terrain. Cependant,

nous allons le voir, cette posture n'a pas toujours fonctionné.

Des appartenances multiples

Ne pas évoquer mon parcours professionnel de journaliste me paraît d'abord assez facile : la question n'est jamais posée en entretien, je suis une chercheuse de l'Université libre de Bruxelles et aucune enquête, tant journaliste que professionnel-le des RH ne cherche à en savoir plus. Tout se complique lors de mon observation directe au sein d'un média belge. Je suis autorisée à observer le service RH pendant quatre mois à raison de 2 à 5 jours par semaine. Le premier jour (mars 2022)⁹, à la pause déjeuner, alors que je suis assise à la cantine avec l'équipe du service RH, la question du choix de mon sujet de thèse arrive : je raconte donc brièvement mon parcours et mon interrogation sur qui sont les professionnel-les des RH dans les médias, leurs fonctions, leurs missions et leurs relations avec la rédaction. Avoir révélé mon statut d'ancienne journaliste entraîne peu de questions sur mon choix de me tourner vers la recherche, contrairement à ce que je craignais, en revanche il amène le service RH et particulièrement l'une des salariées membre du comité digital de l'entreprise, à m'interroger régulièrement sur mon expérience dans la production de podcasts. Je me retrouve ainsi invitée à participer à une réunion concernant la stratégie de podcasts que développe l'entreprise dans laquelle je fais mon observation qui réunit celui qui est à ce moment-là en charge des expérimentations digitales et une salariée du service data et marketing. Je pense au départ y assister en tant que chercheuse-observatrice extérieure mais je suis en réalité sollicitée directement sur ce qui est perçu par les enquêtés-es comme une forme « d'expertise podcasts ». Très mal à l'aise, je suis prise entre d'un côté la nécessité de trouver ma place sur le terrain en m'impliquant pour « [s]ervir enfin, trivialement, concrètement, à quelque chose » (De La Soudière, 1988, p.5), la volonté de ne pas perturber mon terrain (Chauvin et Jounin, 2012), et mon processus de désengagement du journalisme, qui me paraît à ce moment-là devoir passer obligatoirement par un arrêt total de mes liens avec mon ancienne identité professionnelle. Au fur et à mesure de la réunion je comprends qu'il s'agit d'un échange informel concernant les podcasts et que mes deux interlocuteurs sont à la recherche d'informations générales sur la production de podcasts, d'exemples de ce qui se fait en France dans des médias généralistes et j'accepte de prendre part à la discussion. Cette réunion n'aura pas de conséquence directe sur les décisions prises en interne, en revanche il m'est proposé les dernières semaines du terrain, sur le ton de l'humour, mais à plusieurs reprises, de venir travailler dans l'entreprise à un poste de chargée de production.

On peut analyser cette « interférence » de plusieurs façons. Tout d'abord dans le contexte où le podcast se développe sur le marché médiatique belge francophone et où plusieurs médias généralistes lancent leurs podcasts natifs, les compétences que je possède sont à ce moment-là encore rares sur le marché de l'emploi et tant les membres du services RH que ceux des podcasts peuvent y voir une opportunité. Il est de plus révélateur que l'on se soit tourné spontanément vers moi plutôt que vers la rédaction (où il y avait, probablement, des journalistes avec des compétences similaires aux miennes) : chercheuse en observation, j'apparais plus disponible, plus facilement approchable que les journalistes qui travaillent quelques étages plus bas au sein de la même entreprise. Participer à cette réunion a priori sans lien avec les RH m'amène également à avoir accès à de nombreuses informations qui viennent nourrir ma recherche : je découvre par exemple que les RH sont impliquées dans le développement des podcasts sur la question des contrats de travail (le service RH ne souhaite pas que les podcasts soient perçus comme une charge de travail supplémentaire qui pourrait donner lieu à une compensation financière) et cela me permet de questionner dans ma thèse le rôle du service RH dans la définition des conditions d'emploi des journalistes (temps de travail et salaire). Enfin, je me rendrai compte au fur et à mesure des entretiens que les informations concernant mon parcours professionnel n'ont été données qu'à une seule personne (le chef des expérimentations digitales), les membres de la rédaction, que j'aurai en entretien, n'ayant pas été mis au courant. Cette expérience qui m'a parue sur le moment si éloignée de ce que les manuels de sociologie préconisent quant à la relation au terrain m'a finalement permis d'explorer le « caractère coconstruit de [notre] rapport au groupe ou à l'action, et du fait que l'on ne décide pas seul de la distance à l'objet, mais conjointement avec les acteurs, dans un processus de négociation qui, s'il n'est pas toujours verbal, n'en est pas moins effectif » (Broqua, 2009, p.112). De la même manière, alors que j'ai été un moment réticente à être identifiée à l'université comme « référente podcasts », je finis par endosser ce rôle (qui implique principalement du conseil, de la formation et de l'accompagnement de projet) et par accepter d'habiter mon statut de chercheuse « trait-d'union ». Cette tâche me permet de former des chercheurs et des chercheuses à se saisir des outils radiophoniques afin de diffuser leurs recherches, dans un processus de vulgarisation ou, plus rarement, de recherche-crédation : j'effectue ainsi le « trajet » inverse, apportant cette fois-ci les compétences issues des médias vers l'université et la recherche.

Par ailleurs, si j'étais inquiète de l'influence de mon statut d'ancienne journaliste sur ma relation avec les enquêtés-es, je ne m'étais pas du tout interrogée sur les implications de mon appartenance, institutionnelle et

comme salariée, à l'Université libre de Bruxelles. En effet, en tant qu'assistante dans le master en journalisme je suis en contact régulier avec des professionnels des médias, sur lesquels je m'appuie parfois pour obtenir un contact ou sécuriser un entretien, et il m'est arrivé plusieurs fois de croiser en entreprise des étudiant·es du master. Dans les deux cas je suis plongée dans une double posture : si je me rends sur le terrain en tant que chercheuse, il n'est pas rare que l'on me rappelle à ma posture d'assistante, en m'interrogeant sur les modalités de stage, et parfois directement sur un·e élève, ce qui soulève aussi tout un lot de questions éthiques²⁰.

Enfin, au fil de mon terrain, j'ai réalisé que bien que présentée comme chercheuse au sein de l'entreprise (via ma convention de recherche mais aussi lors de mes prises de contacts avec différent·es salarié·es), la plupart des employé·es m'assimilaient en général à la direction et plus particulièrement au service RH, puisque j'y étais installée la majorité du temps. Une présomption d'appartenance renforcée par le fait que j'étais une femme, dans un service RH majoritairement féminin, et qu'après quelques tâtonnements j'ai opté pour des tenues similaires à celles que j'avais observées au sein du service afin de pas trop détonner (chemise, blazer²¹). Mon « assimilation » au service RH s'est régulièrement manifestée sur le terrain : le CEO de l'entreprise nous appelant souvent « les filles des RH », mais aussi en entretien où il m'a fallu souvent rappeler aux enquêté·es qu'ils·elles étaient libre de critiquer le service RH et qu'aucun propos ne leur serait rapporté (alors même que la question de l'anonymat et de la confidentialité avait été abordée en longueur en début d'entretien). Ainsi, concentrée sur les éventuels effets de mon statut d'ex-journaliste je suis passée à côté de ce que pouvaient produire mes appartenances actuelles, institutionnelles d'une part (ULB) et située dans l'entreprise d'autre part.

CONCLUSION

Les questions qui entourent les conditions de passage d'un monde professionnel à la recherche ne sont pas anodines : comment s'opère l'ajustement identitaire nécessaire à ce passage ? Comment trouver l'équilibre entre un désengagement nécessaire et le maintien de nos relations amicales, de nos réseaux, de nos compétences ? Comment mobiliser justement nos expériences professionnelles dans nos recherches ?

Il s'agit autant de s'interroger sur notre éthique de jeunes chercheurs et chercheuses que sur les conditions de production de nos recherches. Comme l'ont déjà montré à plusieurs reprises les sciences sociales, travailler sur un sujet dont nous sommes proches, notre famille, notre communauté, notre milieu professionnel, ou plus largement sur des personnes qui nous ressemblent nous invite à questionner la construction de nos objets de recherche, notre travail de terrain, et nos analyses. Il nous importe donc de réfléchir aux interférences qui peuvent émerger, et, si nous ne nous pouvons pas toujours les limiter ou les cadrer, au moins pouvons-nous nous en saisir et les questionner.

Ces enjeux me semblent d'autant plus importants qu'ils se posent de manière prégnante. En effet la difficulté à financer des thèses de doctorats (Chabrol et al., 2012), à trouver des postes dans la recherche publique (Calmand, 2013), l'arrivée en thèse d'individus ayant des diplômes professionnels, étant passés par un emploi hors de l'université avant l'entrée dans la recherche ainsi que la professionnalisation des parcours de doctorat (Calmand & Lemistre, 2019, p.111), poussent de plus en plus les jeunes chercheurs·euses à effectuer des aller-retours entre différents mondes professionnels (Calmand et al., 2017). Qu'ils et elles cumulent thèse et emploi en dehors de l'université ou soient amené·es à retourner dans le monde professionnel quitté à l'entrée en doctorat, ils et elles doivent naviguer les « liaisons dangereuses » (Cefaï et Amiriaux, 2002, p.4) entre la production d'une thèse de doctorat rigoureuse et une vie professionnelle hors du monde de la recherche.

Soumis : 01/09/2023
Accepté : 15/05/2024

NOTES

¹ Au moment où j'entame ma thèse, je ne suis plus journaliste à temps plein, conservant seulement quelques missions d'éditrice freelance, aussi mes deux statuts (chercheuse et journaliste) ne se superposent pas aussi clairement que si j'avais travaillé sur le média qui m'embauchait par exemple.

² Voir par exemple le travail de V. Kanuha (2000), chercheuse lesbienne racisée dont le travail de thèse porte sur le stigma, l'identité et le passing chez des individus racisés gays et lesbiennes aux Etats-Unis.

³ Voir par exemple D. DeLyser (2001) qui a mené une recherche de terrain sur son lieu de travail, le parc historique de Bodie en Californie ; S. Blanchard (2013) dont la thèse portait sur l'espace de l'accompagnement à l'égalité professionnelle en France, étant alors elle-même à la tête d'une structure de ce type ou encore la thèse d'I. Boni-Le Goff (2013) sur les régimes de genre dans l'espace du conseil en management, qui comporte notamment une partie réflexive sur sa propre expérience dans le conseil.

⁴ A titre d'exemple, le seul poste orienté journalisme de la campagne de recrutement 2023 des maîtres de conférences en France, pour l'École de Journalisme de Marseille (EJCAM), demandait aux candidat-e-s de pouvoir enseigner des cours pratiques de journalisme et la fiche de poste soulignait qu'« une expérience en rédaction sera[it] appréciée ».

⁵ Je suis engagée sur un mandat d'« assistante-doctorante » à l'Université libre de Bruxelles pour une durée de six ans : mon temps de travail est dédié à 50% à la recherche et à 50% à l'enseignement au sein de la Faculté de Lettres, Traduction et Communication.

⁶ En 2008 B. Damian-Gaillard et E. Saïtta relèvent 43,9% de femmes parmi les journalistes titulaires de la carte de presse en France, contre 15,3% en 1965.

⁷ Louie Media est un studio de production de podcasts qui se positionne comme féministe, mon passage dans ce média est lui aussi le reflet de l'émergence de médias alternatifs, « support d'une féminisation de la profession [de journaliste] et d'une redéfinition des catégories et rapports de genre » (Damian-Gaillard et al., 2010, p. 21)

⁸ Contrat à Durée Déterminée d'Usage.

⁹ J'entends par là que je ne dispose pas d'un filet de sécurité financier me permettant de faire face à l'incertitude financière associée au statut de pigiste.

¹⁰ Au moment où je candidate en thèse, je suis préparatrice de commandes dans un supermarché parisien, et je ne sais pas encore ce que je souhaite faire en dehors du journalisme. Cette bifurcation est permise par la particularité des postes d'assistant-e doctorant-e en journalisme, qui sont mixtes enseignement et recherche : n'ayant pas fait de master recherche je ne pourrais pas candidater à un contrat doctoral en France, mais en Belgique je peux valoriser mes

compétences professionnelles de journaliste.

¹¹ Je souligne ici que je ne compare pas le fait d'avoir été une femme journaliste avec l'expérience de V.K. Kanuha, femme lesbienne et racisée qui étudie sa propre communauté, mais les réflexions qu'elle développe peuvent être pertinentes pour penser les situations de recherche où on étudie son propre monde professionnel. Comme l'explique Lila Abu-Lughod les recherches féministes et celles menées par les « halfies » ont en commun de souligner que « we are always part of what we study and we always stand in definite relations to it » (1990, p. 27).

¹² Ce n'est pas l'objet du livre d'Angèle Christin, qui s'intéresse aux mesures d'audience, mais au cours de son ethnographie elle observe « l'informel en action » - ma traduction - contre lesquelles se mobilisent, sans succès, les femmes journalistes (2020, p. 118).

¹³ Ce sont toutes des femmes et elles exercent sous la fonction « responsable RH » (RRH) ou « HR officer » (assistante RH). Dans l'espace professionnel décrit par Chloé Biaggi (2021) elles se situent clairement dans le pôle dominé.

¹⁴ Ce terme est une traduction personnelle d'une formule de V.K. Kanuha : « Strategies for Researching at the Hyphen of Insider-Outsider » par laquelle elle exprime l'ambivalence de sa posture vis-à-vis de ses enquêtée-s (et de son appartenance ou non aux groupes sur lesquels elle travaille).

¹⁵ Reprenant et adaptant une typologie de Banks (1998).

¹⁶ Sa belle-sœur est décédée dans un accident de voiture en 1999 (Breen, 2008, p. 166).

¹⁷ La phrase entière, en anglais : « As the methodological challenges mentioned became evident though debriefing and self-reflection, and as I became more comfortable not only with the unique process of interviewing “my own” but with the sensitive content of the research, I attempted to mediate the sometimes conflicting duality of my insider-outsider roles in three specific ways. » (Kanuha, 2000, p. 443), je souligne.

¹⁸ Dans les entreprises médiatiques conséquentes, le service RH est d'ailleurs à l'étage de la direction, séparé de la rédaction.

¹⁹ Soit environ deux ans et demi après le début de ma thèse.

²⁰ J'ai pour ma part systématiquement refusé de conseiller tel ou telle élève pour un stage, des piges ou un CDD.

²¹ Sur le « travail esthétique » et les codes vestimentaires des cadres, voir notamment Isabel Boni-Le Goff (2019).

BIBLIOGRAPHIE

- Abu-Ludghod, L. (1990). Can There Be A Feminist Ethnography? *Women & Performance: A Journal of Feminist Theory*, 5(1), 7-27
- Arborio, A.M., & Fournier, P. (2021). L'observation directe (5^e édition). Armand Colin.
- Aurousseau, C. (2000). Les ancrages organisationnels, individuels et sociaux des violences hiérarchique et organisationnelle - vers une approche globale. *Perspectives interdisciplinaires sur le travail et la santé*, 2-2. <https://doi.org/10.4000/pistes.3815>
- Banks, J.A (1998). The Lives and Values of Researchers: Implications for Educating Citizens in a Multicultural Society. *Educational Researcher*, 27(7), 4-17.
- Beaulieu, L. (2019). Journalistes et féministes. *Sur le Journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, 8(2). <https://doi.org/10.25200/sl.v8.n2.2019.402>
- Becker, H. S. (1988). *Les mondes de l'art*. Flammarion.
- Biaggi, C. (2021). *Quand les « relations sociales » sont un travail : pratiques, savoir-faire et carrières de cadres des ressources humaines* [Thèse de doctorat]. Université Paris sciences et lettres.
- Biaggi, C. (2023). La négociation avec les syndicats : Quel travail émotionnel pour les cadres de direction ? *Négociations*, n° 39(1), 2744. <https://doi.org/10.3917/neg.039.0027>
- Blanchard, S. (2011). Les « ressources féminines » de la fonction Ressources Humaines. Dans *L'Harmattan eBooks* (p. 103119). <https://doi.org/10.3917/har.rinau.2011.01.0103>
- Boni-Le Goff, I. (2013). *Le sexe de l'expert. Régimes de genre et dynamique des inégalités dans l'espace du conseil en management*. [Thèse de doctorat, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS)]. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-00877764>
- Boni-Le Goff, I. (2019). Des expert-e-s respectables ? Esthétique vestimentaire et production de la confiance. *Travail, genre et sociétés*, 2019/1 n° 41. pp. 67-86.
- Brannick, T., & Coghlan, D. (2007). In Defense of Being "Native" : The Case for Insider Academic Research. *Organizational Research Methods*, 10(1), 5974.
- Breen, L. J. (2007). The researcher « in the middle » : Negotiating the insider/outsider dichotomy. *The Australian Community Psychologist*, 19(1), 163174.
- Broqua, C. (2009). L'ethnographie comme engagement : Enquêter en terrain militant. *Genèses*, 75(2), 109124.
- Calmand, J. (2013). *Les docteurs : Une longue marche vers l'emploi stable* (316). Cereq.
- Calmand, J., & Lemistre, P. (2019). *Effet du parcours à diplôme donné sur l'insertion professionnelle* (11; Echanges). Cereq. <https://www.cereq.fr/sites/default/files/2019-12/CECH-11.pdf>
- Cefai, D., & Amiraux, V. (2002). Les risques du métier. Engagements problématiques en sciences sociales. *Cultures & conflits*, 47.
- Chabrol, F., Hunsmann, M., & Kehr, J. (2012). Réaliser un doctorat en sciences sociales de la santé : Financements, pratiques de recherche et enjeux de professionnalisation. *Sociologos. Revue de l'association française de sociologie*, 7.
- Chamboredon, H., Pavis, F., Surdez, M., & Willemez, L. (1994). S'imposer aux imposants. A propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien. *Genèses*, 16, 114132.
- Charon, J., Damian-Gaillard, B., & Travancas, I. (2014). Les invisibles du journalisme. Introduction. *Sur le Journalisme, About Journalism, Sobre Jornalismo*, 3(1). <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01151519>
- Chauvin, S. & Jounin, N. (2012). 7 – L'observation directe. *L'enquête sociologique*. Presses Universitaires de France, pp. 143-165. <https://doi.org/10.3917/puf.paug.2012.01.0143>.
- Chavez, C. (2015). Conceptualizing from the Inside : Advantages, Complications, and Demands on Insider Positionality. *The Qualitative Report*.
- Christin, A. (2020). *Metrics at Work. Journalism and the contested meaning of algorithms*. Princeton University Press.
- Clair, I. (2016). Faire du terrain en féministe. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 213(3), 6683. <https://doi.org/10.3917/arss.213.0066>
- Damian-Gaillard, B., Frisque, C., & Saitta, E. (2010). *Le journalisme au féminin : Assignations, interventions, stratégies*. Presses universitaires de Rennes.
- Damian-Gaillard, B., Montañola, S., & Saitta, E. (avec Coulomb-Gully, M., & Neveu, E.). (2021). *Genre et journalisme : Des salles de rédaction aux discours médiatiques*. De Boeck supérieur.
- Damian-Gaillard, B., & Saitta, E. (2011). Le processus de féminisation du journalisme politique et les réorganisations professionnelles dans les quotidiens nationaux français. *Communication. Information médias théories pratiques, Vol. 28/2, Article Vol. 28/2*. <https://doi.org/10.4000/communication.1725>
- DeLyser, D. (2001). "Do you Really Live Here?" Thoughts on Insider Research. *Geographical Review*, 12(91), 441453.
- England, K. V. L. (1994). Getting Personal : Reflexivity, Positionality, and Feminist Research. *The Professional Geographer*, 46(1), 8089.
- Gouirir, M. (1998). L'observatrice, indigène ou invitée ? Enquêter dans un univers familier. *Genèses*, 32(1), 110126.
- Harding, S. (1995). « Strong objectivity » : A response to the new objectivity question. *Synthese*, 104(3), 331349. <https://doi.org/10.1007/BF01064504>
- Hughes, E. C. (1996). *Le regard sociologique : Essais choisis* (J.-M. Chapoulie, Trad.). Ecole des hautes études en sciences sociales.
- Kanuha, V. K. (2000). « Being » native versus « going native » : Conducting social work research as an insider. *Social Work*, 438447.
- La Soudière (de), M. (1988). L'inconfort du terrain. *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 11, Article 11.
- Landour, J. (2013). Le chercheur funambule. *Geneses*, n° 90(1), 2541.
- Langonné, J. (2016). *Ceux qui « font » le journal : journalistes secrétaires de rédaction et ouvriers typographes à l'interface de la matérialité de l'information en presse quotidienne régionale* [Thèse de doctorat, Rennes 1]. <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01508539>

- Lardeau, M. (2011). *Changement institutionnel et managérialisation : transformation de la presse quotidienne nationale française et des pratiques professionnelles journalistiques (1944-2010)* [Thèse de doctorat, Aix-Marseille 3]. <https://www.theses.fr/2011AIX32068>
- Le Cam, F., Ménalque, L., & Libert, M. (2022). *Être femme et journaliste : Enquête sociologique dans un monde au masculin*. Editions de l'Université de Bruxelles.
- Le Cam, F., & Pereira, F. (2016). Interroger les normes des chercheurs en journalisme. Introduction. *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, 5(2).
- Le Saulnier, G., & Devillard, V. (2020). Sortir du journalisme. Les diplômés en journalisme entre emplois instables et carrières déviantes. *Recherches en Communication*, 43, 79104. <https://doi.org/10.14428/rec.v43i43.58043>
- Löfgren Nilsson, M., & Djerf-Pierre, M. (2004). Gender-Typing in the Newsroom : The Feminization of Swedish Television News Production 1958-2000. Dans M. De Bruin & K. Ross (Éds.), *Gender and Newsroom Cultures*. Hampton Press.
- Machut, A., & Bastin, G. (2023). Emploi flexible, tournois à l'entrée et probabilité de durer dans le monde du journalisme. *Sociologie du travail*, 65(3). <https://doi.org/10.4000/sdt.44138>
- Malcorps, S. (2021). *La fabrique collective du contenu d'information et des segments de consommateurs par les mesures de l'audience en ligne* [Thèse de doctorat, Université Libre de Bruxelles].
- Melin, M. (2008). *Gendered journalism cultures : Strategies and tactics in the fields of journalism in Britain and Sweden* [Thèse de doctorat, University of Göteborg].
- Naples, N. A. (1996). A feminist revisiting of the insider/outsider debate : The "outsider phenomenon" in rural Iowa. *Qualitative Sociology*, 19(1), 83106.
- Perrin, R. (2023). L'ethnographie comme travail émotionnel : Une enquête de terrain sur l'avortement. *Genèses*, n° 132(3), 97115. <https://doi.org/10.3917/gen.132.0097>
- Puig de la Bellacasa, M. (2003). Divergences solidaires. Autour des politiques féministes des savoirs situés. *Multitudes*, 12(2), 3947. <https://doi.org/10.3917/mult.012.0039>
- Quiroz, L. (2019). Le leurre de l'objectivité scientifique. Lieu d'énonciation et colonialité du savoir. *Nouveaux Imaginaires*.
- Standaert, O. (2016). *Le journalisme flexible : Insertion professionnelle et marché du travail des jeunes journalistes de Belgique francophone*. P.I.E-Peter Lang S.A., Editions Scientifiques Internationales.
- Thizy, L., Gauglin, M., & Vincent, J. (2021). « Se raconter » sur le terrain : Le récit de soi comme ressource méthodologique. *Genèses*, n° 123(2), 115135. <https://doi.org/10.3917/gen.123.0115>
- Tixier, F. (2019). *Incarner l'Europe* [Thèse de doctorat, Université Libre de Bruxelles].

Passer de l'autre côté : étudier les médias après avoir été journaliste

De um lado para o outro: estudando a mídia após ter sido jornalista

Changing sides: studying the media after having been a journalist.

Cruzar al otro lado: estudiar medios de comunicación después de haber sido periodista.

Fr. Cet article revient sur les défis éthiques, méthodologiques et émotionnels posés par la décision de mener une recherche doctorale sur un univers familier. Journaliste devenue chercheuse en journalisme, je me propose ici d'interroger les conditions de mon passage entre ces deux mondes et la construction de mon objet de recherche. Je détaille dans un premier temps mon parcours professionnel en journalisme, marqué par des logiques de genre et de classe. Je montre la manière dont ce parcours a pu constituer une ressource, mais aussi une embûche, à l'élaboration d'un objet de recherche. Ma connaissance intime et personnelle du fonctionnement des organisations médiatiques a nourri mes réflexions et contribué à faire émerger un objet de recherche original. Mais mes expériences professionnelles parfois douloureuses ont aussi teinté ma relation au terrain et aux enquêtés. Mobilisant les épistémologies féministes, et plus particulièrement le concept de « strong objectivity » (Harding, 1995), je défends le choix d'un regard situé sur ma recherche, nourrie de mes expériences professionnelles passées, ainsi que la nécessité de visibiliser le travail émotionnel de recherche (Perrin, 2003). Dans une deuxième partie, je développe le choix d'une posture de chercheuse « trait d'union » entre deux mondes professionnels, celui du journalisme et de la recherche. Je reviens en particulier sur mon choix méthodologique de ne pas systématiquement dévoiler mon parcours professionnel auprès des répondant·es, mais plutôt d'avancer « à couvert ». Je me penche sur la manière dont j'ai dû négocier, au fil de mon terrain, cette nouvelle identité faite d'appartenances multiples, et les difficultés qui ont émergé au fil de ma recherche doctorale entre ma posture d'assistante à l'université et mes contacts avec des professionnel·les des ressources humaines travaillant dans les médias en Belgique francophone.

Mots clés : strong objectivity ; auto-socio-analyse ; enquête de terrain ; journalisme

Pt. Este artigo aborda os desafios éticos, metodológicos e emocionais envolvidos na decisão de realizar uma pesquisa de doutorado sobre um universo familiar. Como jornalista que se tornou pesquisadora em jornalismo, proponho-me a examinar as condições da minha transição entre esses dois mundos e a construção do meu objeto de pesquisa. Primeiramente, detalho minha trajetória profissional no jornalismo, marcada por lógicas de gênero e classe. Mostro como essa trajetória pode ter representado um recurso, mas também um obstáculo, para a elaboração de um objeto de pesquisa. O conhecimento íntimo e pessoal do funcionamento das organizações de mídia alimentou minhas reflexões e contribuiu para o surgimento de um tema de pesquisa original. No entanto, minhas experiências profissionais, às vezes dolorosas, também influenciaram a relação com o campo e com as pessoas entrevistadas. Mobilizando epistemologias feministas, e mais especificamente o conceito de “strong objectivity” (Harding, 1995), defendo a opção por um olhar situado sobre minha pesquisa, informada por minhas experiências profissionais passadas, bem como a necessidade de tornar visível o trabalho emocional na pesquisa (Perrin, 2003). Na segunda parte, desenvolvo a escolha de uma postura de pesquisadora como um “elo” entre dois mundos profissionais, o do jornalismo e o da pesquisa. Refiro-me, em particular, à opção metodológica de não revelar sistematicamente minha trajetória profissional aos(as) entrevistados(as), preferindo “passar despercebida”. Analiso como, durante o trabalho de campo, precisei negociar essa nova identidade composta por múltiplas afiliações, além das dificuldades que surgiram ao longo da pesquisa doutoral, entre minha postura como assistente universitária e meus contatos com profissionais que atuam na mídia na Bélgica francófona.

Palavras-chave: strong objectivity; autossocioanálise; pesquisa de campo; jornalismo

En This article looks at the ethical, methodological and emotional challenges posed by the decision to conduct doctoral research on a familiar universe. As a journalist turned researcher in journalism, I propose to examine the conditions of my transition between these two worlds and the construction of my research subject. I begin by detailing my professional career in journalism, which has been marked by gender and class. I show that my background may have been a resource, as well as a stumbling block, in the development of a research object. My intimate and personal knowledge of the workings of media organisations fuelled my reflections and contributed to the emergence of an original research subject. But my sometimes painful professional experiences have also coloured my relationship with the field and with my interviewees. Drawing on feminist epistemologies, and more particularly the concept of ‘strong objectivity’ (Harding, 1995), I defend the choice of a situated view of my research, informed by my past professional experiences, as well as the need to make the emotional work of research visible (Perrin, 2003). In the second part, I develop the choice of a researcher’s posture as a ‘link’ between two professional worlds, that of journalism and that of research. In particular, I return to my methodological choice of not systematically revealing my career path to the respondents, but rather going ‘under the radar’. I look at the way in which I had to negotiate this new identity made up of multiple affiliations during my fieldwork. I also reflect upon the difficulties that emerged, during my doctoral research, between my position as a university assistant and my contacts with professionals working in the media in French-speaking Belgium.

Keywords: strong objectivity; self-socio-analysis; fieldwork; journalism

Es Este artículo examina los retos éticos, metodológicos y emocionales que plantea la decisión de realizar una investigación doctoral sobre un universo conocido. Como periodista convertida en investigadora en periodismo, me propongo examinar las condiciones de mi transición entre estos dos mundos y la construcción de mi tema de investigación. Comienzo detallando mi trayectoria profesional en el periodismo, marcada por las lógicas de género y clase. Muestro cómo estos antecedentes han sido a la vez un recurso y un obstáculo en el desarrollo de un tema de investigación. Mi conocimiento íntimo y personal del funcionamiento de las organizaciones de medios de comunicación ha nutrido mi reflexión y ha contribuido a la aparición de un tema de investigación original. Pero mis experiencias profesionales, a veces dolorosas, también han influido en mi relación con el sector y con mis entrevistadas/os. Recurriendo a epistemologías feministas, y más concretamente al concepto de “objetividad fuerte” (Harding, 1995), defiendo la elección de una visión situada de mi investigación, sustentada por mis experiencias profesionales anteriores, así como la necesidad de hacer visible el trabajo emocional de la investigación (Perrin, 2003). En la segunda parte, desarrollo la elección de una postura de investigadora “enlace” entre dos mundos profesionales, el del periodismo y el de la investigación. En particular, vuelvo sobre mi elección metodológica de no revelar sistemáticamente mi trayectoria profesional a las/os encuestadas/os, sino avanzar “sin ser detectada”. Analizo el modo en que tuve que negociar esta nueva identidad compuesta de múltiples afiliaciones durante mi trabajo de campo, y las dificultades que surgieron en el transcurso de mi investigación doctoral entre mi puesto de asistente en la universidad y mis contactos con profesionales de recursos humanos que trabajaban en los medios de comunicación de la Bélgica francófona.

Palabras clave: objetividad fuerte, autosocioanálisis, investigación de campo, periodismo

